

VALÉRY ET LE CORPS D'EUROPE

Note sur une image

Julien Zanetta

Belin | « Po&sie »

2017/4 N° 162 | pages 151 à 155

ISSN 0152-0032

ISBN 9782410009965

Article disponible en ligne à l'adresse :

<https://www.cairn.info/revue-poesie-2017-4-page-151.htm>

Distribution électronique Cairn.info pour Belin.

© Belin. Tous droits réservés pour tous pays.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

Julien Zanetta

Valéry et le corps d'Europe

Note sur une image

Julien Zanetta vit entre New York et Genève. Il est sur le point de publier *D'après nature. Biographies d'artistes au 19^e siècle*.

Depuis les fantastiques projections du prêtre italien Opicinus de Canistris, on sait que le crayon de la nature ne trace rien d'arbitraire et que la tectonique des plaques répond à un plus haut dessein. Les cartes de géographie que l'on peint ne donnent rien d'autre à lire que des signes cachés, plus ou moins explicites : certains littoraux dévoilent des profils de femmes ou d'hommes, d'autres côtes hérissées laissent affleurer des échines de dragon, parfois, ce sont des Christs ou des Rois en trône que l'on devine selon la forme même des empires sur lesquels ils règnent. Imaginaire symbolique appartenant, suivant les époques, aussi bien à la politique qu'à la religion ou test de Rorschach à échelle internationale, le tracé des frontières et la bordure des pays attisent notre imagination : ils ne peuvent pas ne pas vouloir dire quelque chose. Avant de définir une limite territoriale, cette ligne sinueuse est une jambe, ce cap effilé un doigt, ce golfe grimaçant une bouche : il doit y avoir de la forme dans l'informe, du contenu dans le contour, de la volonté dans le hasard.

Plus que la tache sur le mur de Léonard de Vinci ou que les nuages de Mantegna, la forme de l'Europe a aiguillonné l'inventivité de topographes facétieux et autres caricaturistes. Le genre de la « carte satirique », prenant son essor au XVIII^e siècle, a consacré cet exercice¹. On représente alors le continent comme une imbrication de différents personnages allégoriques, se fondant à la forme des frontières. Que ce soit une île – le contour de l'Angleterre laisse apparaître un John Bull bedonnant, tête en Écosse et choppe de bière à la main, qui chevauche un monstre marin dont la queue est la Cornouaille – ou une nation encastree dans les terres. Il arrive que cet enchevêtrement de corps, avec ses péninsules agressives et ses anfractuosités vulnérables, revête un message propre à la situation géopolitique : la botte de l'Allemagne s'enfonçe en Moselle, le nez italien fourrage la Côte d'Azur, et le dos de l'Autriche ploie sous le poids de la Prusse. À moins que l'on délègue aux animaux le soin de mimer les conflits : l'ours Russe se rue sur la Pologne ; le bull-dog Anglais mord la truffe du *Dachshund* Allemand (coiffé d'un casque à pointe), tandis que le caniche Français aboie à leur rixe. Zoomorphisme efficace, évidente propagande, traduction claire d'un état des lieux du conflit global, dessiné bien sûr selon le point de vue du belligérant – qui cherche la pieuvre trouve l'ennemi. Selon le principe d'analogie, l'homme se retrouve dans le monde, comme le monde se retrouve en lui. Évoquant l'humaniste Pierre Belon, Michel Foucault rappelait, dans *Les Mots et les choses*, que « le corps de l'homme est toujours la

1. Voir Laurent Baridon, *Un Atlas imaginaire : Cartes allégoriques et satiriques*, Paris, Citadelles et Mazenod, 2011.

moitié possible d'un atlas universel¹. » Et l'atlas, réciproquement, portera trace du corps de l'homme. Car le corps est mesure.

Mais qu'en serait-il si la métaphore rapprochant le corps du pays excédait le dessin ou le contour à simple ressemblance ? Qu'en serait-il si la comparaison gagnait en épaisseur, en cohérence, en propriété et prenait des proportions plus physiques, impliquant une géographie redessinée par la sensation ? Que l'on observe la réponse offerte par Paul Valéry relativement au cas de l'Europe.

Après la dévastation de 14-18, Valéry témoigne d'un malaise. John Middleton Murry l'invite à s'exprimer dans les colonnes de l'*Athenaeum*, en 1919. L'article que donne Valéry, «La crise de l'esprit», débute par une phrase, fameuse entre toutes : «Nous autres, civilisations, nous savons désormais que nous sommes mortelles». De son propre aveu, Valéry tire cette phrase d'une lecture de G.-K. Chesterton : «[...] la pensée que *les civilisations sont mortelles* je l'ai trouvée formellement exprimée dans *Le Napoléon de Notting Hill* de Chesterton ; cette anthropomorphisation qu'impliquait le mot *mortelles* m'a tout naturellement conduit à la phrase² » par laquelle débutait l'article. À vrai dire, Valéry élabore l'idée d'anthropomorphisation de manière autrement plus complexe. L'Europe n'est plus seulement une image ou une entité allégorique à laquelle on aurait prêté des traits humains façonnant un corps glorieux, mais un corps effectif, palpable affligé par quantité de maux ; la guerre l'a agité, malmené, il est désormais douloureux et tremblant :

Un frisson extraordinaire a couru la moëlle de l'Europe. Elle a senti, par tous ses noyaux pensants, qu'elle ne se reconnaissait plus, qu'elle cessait de se ressembler, qu'elle allait perdre conscience – une conscience acquise par des siècles de malheurs supportables, par des milliers d'hommes du premier ordre, par des chances géographiques, ethniques, historiques innombrables. / Alors, – comme pour une défense désespérée de son être et de son avoir physiologiques, toute sa mémoire lui est revenue confusément.³

La guerre a valeur de madeleine lockéenne : le danger de destruction déclenche un mécanisme de protection rappelant que ce corps européen possède une histoire. Étrange résurgence de souvenirs éprouvée par un corps commun, qui a pour fonction d'attester une identité qui, si elle n'est pas tout à fait la même, n'est pas tout à fait une autre, son nom la tenant encore rassemblée. Crises militaires, économiques ou intellectuelles, les douleurs qui sillonnent le corps heurtent la tête et ébranlent indistinctement l'ensemble des pays dans un long spasme : «Et dans le même désordre mental, à l'appel de la même angoisse, l'Europe cultivée a subi la reviviscence rapide de ses innombrables pensées : dogmes, philosophies, idéaux hétérogènes⁴. »

Mais voici que la scène de la « crise » se transforme : «Maintenant, sur une immense terrasse d'Elsinore, qui va de Bâle à Cologne, qui touche aux sables de Nieupoort, aux marais de la Somme, aux craies de la Champagne, aux granits d'Alsace, – l'Hamlet européen regarde des millions de spectres⁵». Oscillant, médusé, l'Hamlet synecdoque résume les doutes du continent, en arpentant les murailles d'un lugubre promontoire

1. Michel Foucault, *Les mots et les choses*, Paris, Gallimard, 1966, p. 37.

2. Lucien Fabre, «Langage, impasse et course au flambeau» in *Paul Valéry, vivant*, Cahiers du Sud, 1946, p. 164.

3. P. Valéry, «La crise de l'esprit», in *Œuvres*, sous la dir. de M. Jarrety, Paris, Le Livre de Poche, t. I, 2016, p. 698.

4. *Ibid.*, p. 698-699.

5. *Ibid.*, p. 702.

international. Plutôt que le fantôme de son père, le prince considère les victimes de l'hécatombe et se propose alors d'examiner quelques crânes du passé. Il prend entre ses mains celui de Léonard, puis celui de Leibniz, de Kant, de Hegel, de Marx, suite dont l'engendrement paraît infini : « Hamlet ne sait trop que faire de tous ces crânes¹ ». Le déplacement opéré par Valéry voit Yorick le bouffon devenir l'égal d'autant de grands noms, héros philosophes, valeurs supposées infrangibles de la géniale Europe, monuments de pensée qui paraissent singulièrement dérisoires face au récent séisme.

Au chevet du « patient » Europe, Valéry articule donc le diagnostique. De la totalité de 1914, idéal rétrospectivement regretté, il émet ce constat quatre ans plus tard : « l'état intellectuel de l'Europe » a subi d'irréparables pertes, et l'on ne peut plus s'en remettre au monde d'hier pour fonder un ensemble. La tête paraît durablement touchée, mais le corps ? Le corps est *ordre*, « *total naturel*² », fonctionnement organique échappant à notre contrôle. Valéry est conduit à penser la dichotomie corps-esprit en ces termes : s'il existe bien quelque chose que l'on pourrait nommer « notre Europe mentale »³, son extraction idéale, sa figure partagée et ornée d'un possessif, l'*esprit* de l'Europe ne saurait se concevoir sans un corps qui l'ancre, qui le fonde, le rassemble et l'organise, impliquant par là une possible cohésion entre les divers fragments territoriaux répartis sur une surface donnée. Encore, dans une note à la « Crise de l'esprit », voici le corps d'Europe pris dans sa plus grande fonctionnalité, dans des rémanences cartésiennes des corps-machines : « Cette usine intellectuelle reçoit de toutes parts toutes les choses de l'esprit ; elle les distribue à ses innombrables organes⁴. » Valéry rappelle certains éléments constituant la masse des productions intellectuelles de cet énorme territoire et précise : « Observons, en passant, que dans chacun des composants de cette mixture, on trouverait bien d'autres *corps*⁵. » L'acception de « corps » a alors changé : ce qui était image externe et interne de l'homme est devenue unité moléculaire, corps chimique volatile, dont la réussite de la combinaison ou de l'amalgame est rien moins qu'assuré. Europe, selon l'analyse de Valéry, est fruit de mélanges délicats, d'atomes dont les liens frêles pourraient se briser.

Cette vulnérabilité, Valéry l'attribue, entre autres facteurs, à « la notion de Nation »⁶ : « personnification absurde » qu'il résume en une équation rappelant l'arbitraire présidant à sa forme : « Nation = contour variable accidentel ». Selon un mouvement bien connu du penseur des *Cahiers*, Valéry s'attaque à un réflexe extrapolant de notre langage : dès lors qu'un mot excède les dimensions prescrites par sa définition, il est à craindre que la généralisation induite contribue à lui faire perdre toute sa précision, toute sa valeur, avec tous les dangers que cela suppose. Ainsi lorsqu'il imagine le « "travail" nécessaire pour qu'un Japonais et un Écossais aillent s'entretuer avec ardeur ; chacun pourrait vivre ignorant de l'autre, mais non leur "nations". C'est toute une physique de relais⁷ ». Tout se passe comme si l'idée même du corps sensible ne devait être maintenue qu'au niveau

1. *Ibid.*, p. 703.

2. *Ibid.*, p. 700.

3. *Ibid.*, p. 701.

4. *Ibid.*, p. 718.

5. *Ibid.*, p. 702.

6. Pour une discussion plus approfondie de ce sujet, voir Nicole Celeyrette-Pietri, « L'idée de "Nation" », *Bulletin des études valéryennes*, n°88-89, 2001, p. 123-131

7. P. Valéry, *Cahiers*, édition établie, présentée et annotée par Judith Robinson, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1974, t. II, p. 1549.

géographique, tandis qu'au niveau politique, la personnification, c'est-à-dire une masse d'idées reçues déposées en un mot, ne pouvait être que dommageable.

Les cartes évoquées en ouverture faisaient état de corps propres aux pays, c'est-à-dire limités par des frontières érigées comme séparations absolues; Valéry étend cette limite et conçoit l'Europe *entière* comme un corps incluant et subsumant les divers éléments qui le compose: «Les autres parties du monde ont eu des civilisations admirables, des poètes du premier ordre, des constructeurs, et même des savants. Mais aucune partie du monde n'a possédé cette singulière propriété *physique*: le plus intense pouvoir *émisif* uni au plus intense pouvoir *absorbant*. Tout est venu à l'Europe ou tout en est venu¹.» Reste la difficulté à représenter pareille étendue; où s'arrêtera cette extension? Bien que la fameuse tripartition proposée par Valéry pour déterminer l'ADN de l'«*Homo Europæus*» – «Toute race et toute terre qui a été successivement romanisée, christianisée et soumise, quant à l'esprit, à la discipline des Grecs, est absolument européenne²» – serve d'appui, la question des limites et de leur développement se pose de manière plus aiguë encore dans une diminution encore faite selon le modèle du corps physique: «L'Europe deviendra-t-elle ce qu'elle est en réalité, c'est-à-dire: un petit cap du continent asiatique, ou bien l'Europe restera-t-elle ce qu'elle paraît, c'est-à-dire: la partie précieuse de l'univers terrestre, la perle de la sphère, le cerveau d'un vaste corps³?» À l'Europe, l'organe roi *ou* la fin, l'extrême pointe de «l'immense Europasie» – correspondant exactement, comme l'avaient relevé Nicole Celeyrette-Piétri ou Serge Bourjea⁴, à la définition de Nietzsche qui voyait en l'Europe une «petite presque île de l'Asie».

Dès l'introduction à la première édition des *Regards sur le monde actuel* (1931), Valéry avancera une manière de démarcation en faisant usage, une nouvelle fois, de l'idée selon laquelle l'Europe, avant d'être une étendue imperceptible, secouée puis redéfinie par les guerres, est un corps dont le contour s'ébauche grâce aux sensations:

Un choc qui nous atteint dans une direction imprévue nous donne brusquement une sensation nouvelle de l'existence de notre corps en tant qu'inconnu; nous ne savions pas tout ce que nous étions, et il arrive que cette sensation brutale nous rende elle-même sensibles, par un effet secondaire, à une grandeur et à une figure inattendues de notre domaine vivant. Ce coup indirect en Extrême-Orient, et ce coup direct dans les Antilles me firent donc percevoir confusément l'existence de quelque chose qui pouvait être atteinte et inquiétée par de tels événements. Je me trouvai «sensibilisé» à des conjonctures qui affectaient une sorte d'idée virtuelle de l'Europe que j'ignorais jusqu'alors porter en moi.⁵

1. P. Valéry, «La crise de l'esprit», in *Œuvres, op.cit.*, p. 705.

2. *Ibid.*, p. 726. On connaît la réponse que Michaux, dans une note d'*Ecuador* datée du 29 mars 1928, opposera à cette tripartition: «Paul Valéry a bien défini la civilisation moderne, l'europpéenne; je n'avais pas attendu les précisions qu'il fournit sur ses bornes pour en être dégouté. Jamais je ne sentis que ses trous et d'où elle était absente, ce pourquoi pendant mon enfance je passai pour inapte à l'étude. Ah! oui, la civilisation européenne, eh bien, ni vos Romains, Grecs, ni Chrétiens n'ont plus d'oxygène assez pour personne, M. Valéry.» (Henri Michaux, *Ecuador*, in *Œuvres*, Paris, Gallimard, «Bibl. de la Pléiade», t. I, p. 181).

3. P. Valéry, «La crise de l'esprit», *op.cit.*, p. 705.

4. Nicole Celeyrette-Piétri, «La genèse de l'idée européenne chez Paul Valéry», in Robert Pickering (dir.), *Paul Valéry. «Regards» sur l'histoire*, Clermont-Ferrand, Presses universitaires Blaise Pascal, p. 166; Serge Bourjea, «Paul Valéry: L'Europe n'aura pas eu la politique de sa pensée», *Paul Valéry, la Grèce, l'Europe*, Paris, L'Harmattan, 2011, p. 23.

5. P. Valéry, «Avant-propos», *Regards sur le monde contemporain*, in *Œuvres*, Paris, Le Livre de Poche, 2016, p. 1416.

Se référant à la guerre sino-japonaise de 1894 – dont il tirera le magnifique *Yalou* –, et à la guerre d'indépendance cubaine, de 1895 à 1898, contraignant l'Espagne à reconnaître sa liberté à l'île des Caraïbes, Valéry donne une nouvelle image proprioceptive de l'Europe. Ankylosé, le corps répond mal, mais envoie des signaux de douleurs qui le circonscrivent. Le point de vue s'est déplacé. Qui sent désormais ? C'est d'abord un « nous », dans lequel se fond l'ensemble des citoyens européens ; puis un « je » s'extirpe de cette masse indistincte. Son « idée virtuelle » gagne en précision lorsque la douleur lui rappelle ses limites.

Cette réflexion n'était pas un galop d'essai ; que le monde prenne sens en fonction du corps qui me borne, cela, Monsieur Teste l'exprimait déjà quelques années plus tôt, en 1896, alors même qu'il se mettait au lit en confiant au narrateur ses impressions :

Quand on est enfant on se *découvre*, on découvre lentement l'espace de son corps, on exprime la particularité de son corps par une série d'efforts, je suppose ? On se tord et on se trouve ou on se retrouve, et on s'étonne ! on touche son talon, on saisit son pied droit avec sa main gauche, on obtient le pied froid dans la paume chaude !... Maintenant, je me sais par cœur. Le cœur aussi. Bah ! toute la terre est marquée, tous les pavillons couvrent tous les territoires... Reste mon lit.¹

C'était donc l'enfance de l'Europe, ou la perception enfantine de l'Europe comme *terra* devenue de moins en moins *incognita* que Valéry décrivait primitivement. Autant qu'un monde heurté de guerres, le corps douloureux de Teste se laisse appréhender de la même manière :

Il y a des instants où mon corps s'illumine... C'est très curieux. J'y vois tout à coup en moi... je distingue les profondeurs des couches de ma chair ; et je sens des zones de douleur, des anneaux, des pôles, des aigrettes de douleur. Voyez-vous ces figures vives ? cette géométrie de ma souffrance ? Il y a de ces éclairs qui ressemblent tout à fait à des idées. Ils font comprendre, – d'ici, jusque-là... Et pourtant ils me laissent *incertain*. Incertain n'est pas le mot... Quand *cela* va venir, je trouve en moi quelque chose de confus ou de diffus. Il se fait dans mon être des endroits... brumeux, il y a des étendues qui font leur apparition. Alors, je prends dans ma mémoire une question, un problème quelconque... Je m'y enfonce. Je compte des grains de sable... et, tant que je les vois... – Ma douleur grossissante me force à l'observer. J'y pense.

Selon un réflexe identique à celui de l'Europe, le microscopique du corps est miroir macroscopique du pays. S'il y a effectivement là un renversement emprunt d'un certain romantisme – on songe au grain de sable de William Blake, où l'on peut y voir enclos un monde entier –, on pense Valéry plus inspiré par la physiologie et son attention aux réflexes² : la douleur est une contrainte à se rappeler ce que l'on pourrait oublier. Ne pourrait-on pas décrire, en outre, l'Europe mise à feu et à sang après la première guerre mondiale, aussi bien qu'après la seconde, comme une « géométrie de souffrance », redéfinissant précautionneusement, selon une hyperesthésie maximaliste, ses frontières encore pantelantes ? Mélangeant le calcul à l'affect, Valéry répondra laconiquement : « L'Europe est peuplée d'arcs de triomphe simultanés dont la somme est nulle. Mais la somme des monuments aux morts ne l'est pas³. »

1. P. Valéry, *La Soirée avec Monsieur Teste*, in *Œuvres*, op.cit., p. 1026-1027.

2. Voir Marcel Gauchet, *L'inconscient cérébral*, Paris, Le Seuil, 1992, p. 153-170.

3. P. Valéry, *Cahiers*, op.cit., t. II, p. 1478.